

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

En février 1974, Patricia Hearst, petite-fille du célèbre magnat de la presse William Randolph Hearst, est enlevée contre rançon par un groupuscule révolutionnaire dont elle ne tarde pas à épouser la cause, à la stupéfaction générale de l'establishment qui s'empresse de conclure au lavage de cerveau.

Professeure invitée pour un an dans une petite ville des Landes, l'Américaine Gene Neveva se voit chargée de rédiger un rapport pour l'avocat de Patricia Hearst, dont le procès doit bientôt s'ouvrir à San Francisco. Un volumineux dossier sur l'affaire a été confié à Gene. Pour le dépouiller, elle s'assure la collaboration d'une étudiante, la timide Violaine, qui a exactement le même âge que l'accusée et pressent que Patricia n'est pas vraiment la victime manipulée que décrivent ses avocats...

Avec ce roman incandescent sur la rencontre décisive de trois femmes "kidnappées" par la résonance d'un événement mémorable, Lola Lafon s'empare d'une icône paradoxale de la "story" américaine pour tenter de saisir ce point de chavirement où l'on tourne le dos à ses origines. Servi par une écriture incisive, *Mercy, Mary, Patty* s'attache à l'instant du choix radical et aux procès au parfum d'exorcisme qu'on fait subir à celles qui désertent la route pour la rocaïlle.

Écrivain et musicienne, Lola Lafon est l'auteur de trois romans parus chez Flammarion désormais disponibles en Babel. En 2014, Actes Sud publie La Petite Communiste qui ne souriait jamais, qui reçoit un accueil enthousiaste et est traduit dans plus de dix langues.

Maquette de couverture : création d'Olivier Lambert

DU MÊME AUTEUR

UNE FIÈVRE IMPOSSIBLE À NÉGOCIER, Flammarion, 2003 ; Babel n° 1405.

DE ÇA JE ME CONSOLE, Flammarion, 2007 ; Babel n° 1481.

NOUS SOMMES LES OISEAUX DE LA TEMPÊTE QUI S'ANNONCE, Flammarion, 2011 ; Babel n° 1248.

LA PETITE COMMUNISTE QUI NE SOURIAIT JAMAIS (prix *Ouest France / Étonnants Voyageurs*, prix de La Closerie des Lilas, grand prix de l'héroïne *Madame Figaro*, prix *Version Femina*, prix littéraire d'Arcachon, prix des lecteurs de Levallois, prix Jules-Rimet, prix des lecteurs du Festival du livre de Mouans-Sartoux, prix Calibo de Sainte-Cécile-Vignes), Actes Sud, 2014 ; Babel n° 1319.

LOLA LAFON

Mercy, Mary, Patty

roman

ACTES SUD

Tu ne peux pas rester du côté de ce monde sans colère où tout s'arrange, où l'argent seul doit rester indivis, où le cœur se partage...

PAUL NIZAN,
La Conspiration.

Vous écrivez les jeunes filles qui disparaissent. Vous écrivez ces absentes qui prennent le large et l'embrassent sans en trier le contenu, élusives, leur esprit fermé aux adultes. Vous interrogez notre désir brutal de les ramener à notre raison. Vous écrivez la rage de celles qui, le soir, depuis leur chambre d'enfant, rêvent aux échappées victorieuses, elles monteront à bord d'autocars brinquebalants, de trains et de voitures d'inconnus, elles fuiront la route pour la rocaïlle.

Mercy Mary Patty, votre ouvrage publié en 1977 aux États-Unis, leur est dédié, qui vient d'être ré-édité, augmenté d'une préface signée par vous et d'une courte note de l'éditeur. Il n'est pas encore traduit en France. Il se termine par des remerciements ainsi que votre biographie, depuis l'obtention de vos diplômes en littérature américaine, histoire et sociologie jusqu'aux postes que vous avez occupés : Chicago University 1973, collègue des Dunes, France, 1974-75, lectrice à l'université de Bologne en 1982 et enfin Smith College, Northampton, Massachusetts. Des articles parus ces derniers mois dans la presse universitaire soulignent l'importance de vos recherches, les magazines s'interrogent sur

ce qu'ils appellent votre "retour en grâce". Le *New Yorker* vous consacre deux colonnes : "Une théorie controversée : Gene Neveva et ses jeunes filles charvirées, de Mercy Short en 1690 jusqu'à Patricia Hearst en 1974."

Le libraire de Northampton glisse votre livre dans une pochette de papier brun, il se montre curieux de mon choix, l'affaire Hearst est de l'histoire ancienne, vous venez d'Europe n'est-ce pas, vous avez votre lot de jeunes filles toxiques en ce moment, celles-là qui affichent leur allégeance à un Dieu comme on s'amourache d'un acteur, Marx, Dieu, question d'époque... Vous êtes étudiante à Smith College je parie, continue-t-il, si vous cherchez à rencontrer l'auteure, son numéro de téléphone est dans l'annuaire des professeurs.

Mais je ne vous cherche pas. Votre bureau est au premier étage du bâtiment devant lequel je passe chaque matin mais ça n'a pas d'importance car je ne vous cherche pas, je vous suppose. Au libraire j'explique la raison de ma présence ici, je prononce votre nom, je raconte, je dis Mme Neveva comme si vous étiez à nos côtés et que vous m'en imposiez, je dis Neveva à la façon de vos élèves françaises qui vous vénéraient et dont je n'ai pas été, Neveva Gene arrivée dans une petite ville du Sud-Ouest au mois de janvier 1974, jeune enseignante qui à l'automne 1975 punaise à la hâte une feuille de papier dans les deux boulangeries de la ville, cherche étudiante très bon niveau d'anglais oral et écrit, job temps plein d'une durée de quinze jours. Adultes s'abstenir. URGENT.

Octobre 1975

Elles sont trois à avoir répondu à l'annonce, assises face à vous dans votre bureau exigü, vous leur tendez un sachet de plastique rempli de cacahuètes et de noix de cajou, vos genoux cognent la table, votre pull en shetland bleu marine est recousu aux coudes, votre jean cisailé laisse voir la malléole des chevilles. Vous leur dites bonjour, je suis Neveva Gene, prononcer djine comme Gene Kelly ou Gene Tierney, pas d'arrangements avec mon prénom s'il vous plaît, pas de Gena ou de Jenny.

Serrées sur la banquette d'une liseuse bordeaux, chacune détaille son parcours de façon à vous séduire, l'une est à l'université en littérature anglaise, l'autre est déjà allée deux fois aux États-Unis, l'anglais courant c'est important quand on veut travailler dans les affaires. Quand c'est le tour de la troisième, elle invoque une année sabbatique après son baccalauréat passé en juin et la nécessité de gagner un peu d'argent. Comme elles le savent déjà, vous êtes professeure invitée. Vous avez fait vos études dans le Massachusetts à Smith College, une université fondée en 1875 réservée aux jeunes filles alors interdites d'études supérieures. Sylvia Plath y a été élève. Sylvia Plath, ça ne leur dit rien ? Vous marquez une

pause incrédule devant la mine embarrassée des candidates. Margaret Mitchell ? L'auteure d'*Autant en emporte le vent* ? Les jeunes filles acquiescent avec un enthousiasme que vous tempérez, c'est un roman plus que discutable, Smith a surtout eu l'honneur d'accueillir la première diplômée africaine-américaine en 1900 : Otelia Cromwell.

“Modes de vie et culture américaine”, le cours que vous dispensez au collège des Dunes est protéiforme ; vous énumérez à toute vitesse ce que vous aviez prévu d'enseigner lors de votre arrivée, l'architecture spécifique aux maisons du Massachusetts, les lettres de F. Scott Fitzgerald à sa fille, l'historique du quartier Haight Ashbury à San Francisco, se pencher sur le succès du film *La Planète des singes*, décrypter la légende urbaine de l'auto-stoppeuse fantôme, les aventures d'*Apollo 16* et enfin, terminer par l'invention d'Arpanet et ses conséquences sur la communication.

Sacré programme. C'est que vous nourrissiez de grands espoirs en ce collège. Il faut voir la brochure d'accueil, trois pages sur l'innovation pédagogique, mais il s'avère que la réalité est tout autre, cet établissement n'est qu'une énième école privée de filles sans qualités qui errent après leur baccalauréat, une fabrique de futures maîtresses de maison plus hippies que leur mère, de mignonnes animales de compagnie élevées pour être consommées avant la date de péremption. Qui ne comprennent rien aux articles que vous leur distribuez. Les jeunes postulantes se taisent et attendent poliment de savoir en quoi cela les concerne, peut-être n'ont-elles pas saisi le sous-entendu sexuel de votre “élevées pour être consommées”. À moins qu'elles ne soient terrorisées

maintenant de devoir se soumettre à votre jugement pour ce travail dont vous n'avez encore pas dit un mot. Tour à tour, elles lisent à haute voix un article du *New York Times* puis en traduisent l'essence, vous les interrogez sur leurs lectures, leurs goûts musicaux, faites mine de ne pas comprendre si l'on s'adresse à vous en français, sorry?

Mais où avez-vous appris un anglais pareil, demandez-vous à la troisième candidate aussitôt rougissante, elle vous parle de chansons américaines dont elle aime recopier les paroles, ce sont des Britanniques, protestez-vous amusée quand elle récite les textes de *Time Waits for No One* des Rolling Stones et *Young Americans* de David Bowie. Elle énumère ses films préférés, chaque semaine sur la deuxième chaîne un film est projeté en version originale, le ciné-club, elle ne le rate jamais même si c'est tard, 23 heures, vous la qualifiez d'américanophile, elle bafouille, ne sait pas si c'est une bonne chose. Toutes les trois vous écoutent, médusées, imiter le discours annuel de la directrice aux parents d'une voix précieuse et exagérément nasale, "Oh noon, il ne s'agit pas de ne pas accepter les garçons dans mon établissement mais d'offrir aux filles une attention exceptionnelle! De les libérer de leurs propres peurs!" Vous voulez savoir ce qu'elles en pensent : aimeraient-elles être élèves là-bas où on a accès à tant de cours, introduction à la psychanalyse, histoire du cinéma, initiation au chant baroque, au judo et à la danse contemporaine? La réponse de la troisième jeune fille – les frais d'inscription bien trop élevés – vous l'accueillez avec l'exaltation d'une révélation scientifique : e-xac-tement! Oui! Le principe même de cet établissement

est une contradiction : émanciper uniquement celles qui en ont les moyens. En conclusion, cet établissement n'est qu'un tas de bullshit.

Soudain vous grimpez sur la chaise de plexiglas transparent. Attrapez un carton rangé tout en haut des étagères et le posez sur le bureau. Voilà, faites-vous en désignant le colis venu d'Amérique, une quantité impressionnante de timbres verts identiques collés de travers en témoigne. La tâche de celle qui sera embauchée est tout entière contenue là-dedans, vous montrez des dossiers débordants de coupures de presse, entrouvrez un sac plastique rempli de minicassettes semblables à celles sur lesquelles les jeunes filles enregistrent leurs chansons préférées à la radio. Vous devez rédiger un rapport et vous n'aurez jamais le temps de lire tout ça, il faudra être capable de synthétiser ces tonnes d'articles, vous pointez du doigt le carton. Vous insistez sur une disponibilité indispensable mais de courte durée, quinze jours maximum.

— Au fait, savez-vous qui est Patricia Hearst? Elles sont sur le palier lorsque vous posez la question comme si vous veniez d'y penser, une des candidates s'empresse de vous répondre : lors de ses vacances aux États-Unis, elle l'a vu à la télévision, Patricia est très riche elle a été kidnappée et... Elle est interrompue par sa concurrente, oui on en a parlé en France, il y a eu une fusillade, un incendie et elle est morte. Non, corrigez-vous, elle est vivante, la police l'a retrouvée. Ce sont les ravisseurs qui sont morts. Et on vous a chargée d'évaluer l'état psychologique de Patricia Hearst après toutes ses péripéties. Un silence respectueux suit.

Aucune des trois ne s'enquiert de ce mystérieux "on" qui a fait appel à vous et pourquoi avez-vous été choisie, vous dont les spécialités sont l'histoire et la littérature. Vous êtes l'adulte, l'enseignante et aussi une étrangère qui invite à l'aventure, kidnapping, héritière, happy end. C'est suffisant. La jeune fille dont vous avez loué le niveau d'anglais n'a pas dit un mot, consternée, peut-être, d'avoir échoué en fin de parcours : elle n'a jamais entendu parler de Patricia Hearst. Le soir même, sa mère pousse la porte de sa chambre, la main posée sur le combiné : c'est pour toi, un drôle d'accent, certainement la professeure américaine.

— Ça se fait ici d'aller chez les enseignants, demandez-vous à celle que vous intronisez assistante. Parce que mon bureau, on y est à l'étroit, on sera bien mieux chez moi. Nous discuterons du salaire demain matin, je compte sur vous pour ne pas vous laisser arnaquer. Par ailleurs, avez-vous réellement dix-huit ans, je vous en donne quinze ? Et ça n'a aucune importance qu'elle ne sache rien sur Patricia Hearst, ajoutez-vous avant de raccrocher.

Lors de cet entretien d'embauche foutraque – un show – c'est une sacrée partie de l'épopée de Patricia Hearst que vous escamotez. Redoutez-vous d'effarer les trois Françaises en allant plus avant, vous semblent-elles trop jeunes, craignez-vous que les parents ne s'inquiètent de les voir travailler sur un sujet pareil, vous habitez dans cette ville de moins de cinq mille habitants depuis un an et demi et en avez certainement éprouvé les limites, ici tout se sait, se raconte et se juge. Il vous faudrait du temps pour exposer les complexités de l'affaire à vos interlocutrices et du temps vous en avez si peu. Par quel biais aborder le parcours de la jeune Américaine, par quel épisode commencer.

Celui de l'enlèvement de Patricia le 4 février 1974 par un groupuscule révolutionnaire quasi inconnu, la SLA? Celui du premier message de l'héritière le 12 février, une bande déposée par les ravisseurs à l'entrée d'une radio qui émeut le pays entier, sa voix chétive murmurant *maman, papa, je vais bien?* Comment expliquer à ces Françaises venues trouver un job que pour le FBI la victime s'est muée en coupable en moins de deux mois, convertie à la cause marxiste de ses ravisseurs, elle a même été

identifiée à leurs côtés le 15 avril sur les images de la vidéosurveillance d'une banque de San Francisco, armée d'un M1. On comprend que vous vous en teniez prudemment à ce que savent les candidates et passiez sous silence la métamorphose de Patricia Hearst.

Quant à votre tâche, cette évaluation "psychologique", vous ne mentez pas mais là aussi, vous allez au plus court et laissez l'avocat de Patricia, votre commanditaire, dans l'ombre. Vous avez quinze jours pour trouver dans le carton débordant de photocopies de quoi rédiger une expertise qui innocentera cette gamine autour de laquelle la presse américaine s'affole à l'approche de son procès. Quinze jours pour trancher, qui est la vraie Patricia, une marxiste terroriste, une étudiante paumée, une authentique révolutionnaire, une pauvre petite fille riche, héritière à la dérive, une personnalité banale et vide qui a embrassé une cause au hasard, un zombie manipulé, une jeune fille en colère qui tient l'Amérique dans le viseur.

Un grand chien beige tacheté de marron accueille votre nouvelle assistante avec un enthousiasme démesuré sur le pas de la porte, vous vous penchez vers lui pour le retenir – beurk, il vient de me rouler une pelle – un clin d’œil, meet Lenny, vous lancez une chaussette au chien pour qu’il s’éloigne. Vous disposez des biscuits recouverts de sucre perlé dans une assiette, proposez un thé, jasmin, menthe, goût russe, à elle de choisir, vous lui indiquez une dizaine de boîtes disparates en fer un peu rouillées disposées sur le plan de travail de la cuisine. Elle en désigne une au hasard, n’ose pas vous dire que dans sa famille, on ne fait pas la différence entre le thé et la tisane, on n’en boit que lorsqu’on est malade. Debout, elle vous écoute, sa tasse à la main, vous ne l’avez pas invitée à s’asseoir et l’unique chaise de la pièce est recouverte de pulls, un tas informe.

— Résumer les articles sera fastidieux il faudra rester concentrée sur les détails, vous caressez d’un doigt les bords déchirés du carton posé sur la table de la salle à manger. La jeune Française acquiesce, en quête d’indices, êtes-vous mariée, vous ne portez pas de parfum, votre visage est exempt de maquillage les ailes du nez rougies en témoignent, vos

cheveux sont ramassés en queue de cheval brouillonne, vos ongles courts comme ceux d'un garçon sont jaunis de tabac, vous riez la bouche pleine de biscuits mâchouillés sans vous en excuser, d'un tiroir à demi fermé dépassent les pierres mates de colliers embrouillés, vous punaisez des pochettes de 33 tours au mur, une Nina Simone et une Patti Smith, vous évoquez deux fois votre "meilleure amie" qui vit à San Francisco, l'expression paraît relever d'une adolescence par trop prolongée, quel âge avez-vous? Le chien vous suit partout, à la cuisine, à la salle de bains, lorsque vous vous rendez aux toilettes vous continuez à vous adresser à votre assistante, lui criez de répondre au téléphone. Mlle Gene Neveva est indisponible, improvise la jeune fille éberluée.

Elle n'a jamais rencontré d'Américaine avant vous. Pratiquer cette langue qu'elle associe aux fictions et aux acteurs, entendre sa propre voix devenue étrangère fait de votre première journée ensemble un jeu de rôles enivrant. Tout est décor, escale dans un merveilleux étrange, la pâte de cacahuètes avec laquelle vous tartinez des crackers dont les miettes pâles jonchent le tapis, votre chambre à coucher aux volets fermés en plein jour, les livres qui s'entassent au pied de votre lit et ces piles de quotidiens que vous lui demandez de classer par titres : *Time*, *Newsweek*, *New York Times*, *San Francisco Chronicle*. Vous maniez les mots avec désinvolture, kidnapping, FBI, ravisseurs, à la tombée du soir, vous vous frottez les yeux comme une enfant en manque de sommeil et effectuez des torsions de buste complexes les yeux mi-clos en inspirant doucement, assise en tailleur à même le sol. Requinquée, vous vous émerveillez

des chemises cartonnées que la jeune fille a prévues comme des étiquettes rectangulaires blanches au liseré bleu ciel qu'elle sort de sa trousse.

— J'admire votre sérieux, Violette. Ça ne vous va pas tellement, Violette, le côté petite fleur, peut-être...

Mon deuxième prénom est Violaine, improvisée l'adolescente. Vous étirez vos jambes sous la table, la bouche en O, appliquée, les ronds de fumée se dissipent au plafond.

— C'est important, un prénom, c'est une naissance. Violaine. Pas facile à prononcer pour une Américaine, mais OK. Vous savez, Vi-o-lai-ne, ce qui restera inoubliable pour moi ici quand je serai repartie aux États-Unis?

Les orages. Les montagnes. Sur la plage, certains jours, on les voit se découper à travers la brume, lorsqu'elles enserrent l'Océan comme une main ouverte c'est signe qu'il fera beau le lendemain, votre assistante s'amuse de vous voir réciter avec application les dires des vieux du coin.

Les marées d'équinoxe, aussi. La semaine dernière, l'Océan est monté jusqu'au bord de la dune! Les chemins de lande. Absolument semblables, aucun point de repère, un pin est un pin est un pin est une fougère est du sable. Le sable, soupirez-vous... Celui, mêlé de terre en forêt, qui se transforme en boue dès qu'il pleut, le sable beige soyeux qu'on retrouve dans son sac, les rainures des cahiers, le fond de son lit, collé au soléaire des mollets, dans ses chaussettes.

Mlle Neveva n'oubliera pas le sable, écrit dans son journal celle qui vient de se baptiser Violaine avec le détachement d'une documentaliste omettant

ce court instant où elle s'imagine vous entendre la qualifier d'inoubliable alors que vous vous connaissez à peine.

Le sable, répétez-vous presque chaque jour, exaspérée, en défaisant votre tennis et la secouant au sol.

À celle qui vient de se baptiser Violaine ce premier jour vous proposez un pacte. C'est le mot que vous employez, un terme un peu grandiloquent qui l'intimide car il fait d'elle votre égale.

Je vous prie, dites-vous, de respecter la chronologie de ce que vous allez lire, de ne pas, par exemple, feuilleter un magazine du dossier 1975, il faut commencer par celui-ci, concluez-vous en extirpant du carton un dossier bleu aux élastiques lâches étiqueté février 1974. Vous avez tout juste trente-quatre ans cet automne-là mais il émane certainement de vous quelque chose d'impérieux car cette consigne ne sera jamais questionnée ; elle confère plus de sérieux encore au rôle de Violaine, elle range les dossiers dont elle a la charge dans l'ordre, février 1974, mars, avril, jusqu'au dernier, octobre 1975. Vous vous intronisez ainsi détentrice unique du récit, seule à connaître les trois actes de l'épopée Hearst et son épilogue.